

Histoire d'horlogers

Autor(en): **Tissot, Laurent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **45 (1995)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-81142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Histoire d'horlogers

Laurent Tissot

Avec les ouvrages recensés ici, l'histoire de l'horlogerie se dote de contributions de qualité dans deux directions encore peu explorées: les représentations identitaires telles qu'elles se dégagent du discours historique diffusé dans la seconde moitié du XIX^e siècle sur l'horlogerie neuchâteloise et le développement du pôle de croissance horloger du Jura français.

Présentée sous la forme d'un mémoire à l'Université de Neuchâtel, l'étude de Marie-Jeanne Liengme¹ s'inspire des nombreuses réflexions et des stimulants travaux sur la «construction de l'histoire» émis ces vingt-cinq dernières années. Comment les historiens neuchâtelois ont-ils retracé à la fin du XIX^e siècle l'histoire de l'industrie horlogère en terre neuchâteloise? Quel modèle historique émane-t-il de ce discours? Comment s'est-il construit? Quelles représentations de l'horlogerie neuchâteloise et, partant, de la société neuchâteloise fait-il ressortir? Qui sont ces «faiseurs d'histoire»? Questions difficiles qui supposent une maîtrise des concepts théoriques sur l'histoire de l'histoire et une connaissance élargie du processus économique, sociale et technique de l'horlogerie, approches que M.-J. Liengme, malgré le cadre forcément limité d'un travail de mémoire, aborde avec une grande aisance et une belle clarté d'expression.

M.-J. Liengme s'est basée sur un large corpus de textes incluant les œuvres écrites et publiées dans la seconde moitié du XIX^e siècle «ayant un caractère historique» et portant sur l'horlogerie. Puisant à différentes sources (revues, pamphlets, rapports d'exposition, ouvrages commémoratifs, notices historiques), elle analyse la construction de tout un imaginaire collectif qui, dans sa «quête de sens», met au centre de son fondement les vertus cardinales du travail et du savoir-faire. Ce processus de légitimation se traduit essentiellement par la création et/ou la reviviscence de mythes fondateurs qui prouvent l'identité historique de l'horlogerie neuchâteloise et s'affirme surtout dans des contextes conjoncturels précis

¹ Liengme, Marie-Jeanne: *Le sens de la mesure. L'émergence d'un discours historique centré sur l'industrie horlogère neuchâteloise*. Université de Neuchâtel, Faculté des Lettres (Les Cahiers de l'Institut d'histoire n° 2), 1994, 130 p.

(crises économiques, affaiblissement de la capacité concurrentielle neuchâteloise face à l'horlogerie américaine) qui viennent justement menacer la cohésion identitaire de la population. À côté du traitement spécifique de la thématique historiographique, l'apport de M.-J. Liengme s'étend aussi à la compréhension même de l'histoire de l'horlogerie neuchâteloise. En détectant les origines et les modalités de fonctionnement de ce discours légitimant, l'étude de M.-J. Liengme suggère toutes les influences qu'il exerce encore aujourd'hui sur maints historiens. Que l'on pense seulement aux ravages de «l'imaginaire de la neige» dans l'explication climatique de l'implantation de l'horlogerie dans les Montagnes neuchâteloises ressassée à souhait dans les «histoires du temps» publiées dans les plus prestigieuses collections. À cet égard, le principal mérite de cette étude est de souligner les limites d'une histoire économique dissociée des soubassements culturels, sociaux, psychologiques, mentaux qui la sous-tendent.

Si la validation du «caractère historique» des textes s'opère, malgré la difficulté de la tâche, sur un questionnement tout à fait pertinent, on regrettera néanmoins que M.-J. Liengme ne s'attarde pas plus sur la structuration de ce corpus et de ses auteurs: structuration chronologique (occurrence des textes sur la période déterminée), mais aussi structuration sociale (occurrence des auteurs et localisations), structuration thématique (occurrence des titres). Malgré la finesse de l'analyse, la systématisation de ces approches aurait certainement permis de mieux cadrer l'impact et la résonance de ce discours.

En liant la destinée du peuple neuchâtelois à la fabrication de la montre, les «faiseurs d'histoire» observés par Liengme établissaient également les Montagnes neuchâteloises comme la capitale de l'horlogerie. C'est encore l'une des traces laissées dans les mentalités contemporaines et que les ouvrages de Mayaud et Petiteau viennent salutairement nuancer². Le versant français du pôle de croissance jurassien a connu une activité tout à fait remarquable, si ce n'est égale sur le plan industriel, tout au moins aussi innovatrice et dynamique sur le plan technique que le versant suisse. Laissant l'aspect «imaginaire» de côté, Jean-Luc Mayaud et Nathalie Petiteau procèdent à une analyse historique plus classique: d'un côté une monographie urbaine permettant de cerner l'introduction et le développement de l'horlogerie à Besançon et ses conséquences sociales, et de l'autre une monographie d'entreprise familiale établie dans le Doubs et laissant apparaître les politiques industrielles et commerciales utilisées

2 Mayaud, Jean-Luc: *Besançon horloger, 1793-1914*. Besançon, Musée du temps. À l'occasion du bicentenaire de l'industrie bisontine, 1994, 124 p. Petiteau, Natalie: *L'horlogerie des Bourgeois conquérants. Histoire des établissements Bourgeois de Damprichard (Doubs) (1780-1939)*. Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994, 224 p.

par un patronat horloger «non neuchâtelois». Tous deux font largement place aux acteurs horlogers, à l'œuvre dans leurs ateliers et leurs fabriques, mais aussi insérés dans leurs familles, leur communauté, leurs quartiers, etc.

Certes, dans l'un comme dans l'autre cas, l'influence suisse est décisive et omniprésente, dans la phase de démarrage tout au moins. A Besançon, l'introduction de la fabrication horlogère s'opère à travers le volontarisme affiché par les jacobins bisontins de créer un nouveau pôle horloger et dont l'occasion leur est fournie par l'expulsion par les autorités prussiennes de Neuchâtel de plusieurs familles horlogères gagnées par les idées révolutionnaires. La manufacture ouverte en 1793 à Besançon se compose d'un directeur genevois (Laurent Mégevand) et d'une main-d'œuvre neuchâteloise. Jusque vers le milieu du XIX^e siècle, l'échange de main-d'œuvre entre Besançon et la Suisse est d'ailleurs permanent poussant à la constitution d'une véritable colonie helvétique qui ne s'insère cependant que lentement dans le tissu social bisontin.

En ce qui concerne le haut Jura français, l'expansionnisme de l'industrie horlogère suisse fait rapidement de cette région frontalière, dans le courant du XVIII^e siècle, sa filiale dans le contexte d'un essor proto-industriel dont le *domestic system* est une des manifestations. La naissance de l'entreprise Bourgeois à La Combe, qui s'établit par la suite à Damprichard, s'inscrit dans cette mouvance et son développement repose en partie sur le recrutement d'une main-d'œuvre suisse qualifiée venue des villages proches de la frontière. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle en tout cas, le financement suisse reste également une composante de son essor.

Mais Mayaud et Petiteau ne réduisent pas pour autant le Jura horloger français à la condition d'un servile satellite suisse. Dynamisme industriel et savoir-faire commercial, compétences techniques et connaissances des marchés se conjuguent pour donner aux entreprises de Besançon et à celle des Bourgeois une place de choix dans l'univers horloger. Dès les années 1850, les stratégies se précisent clairement. Face aux bulldozers helvétiques et sans négliger l'excellence technicienne, la production se spécialise dans l'horlogerie de petit volume à Besançon et dans le créneau des boîtes de montre bon marché chez Bourgeois. Dans la même perspective, les ventes se concentrent surtout sur le marché local et national qu'on défend bec et ongles, sans grande percée notable, malgré plusieurs tentatives, sur le marché européen. Bref, plus qu'une économie concurrentielle qui reste néanmoins réelle pour certains articles, c'est une économie de complémentarité à l'horlogerie suisse, mais aussi à l'horlogerie montbéliarde, qui se dessine peu à peu dans la nébuleuse jurassienne française. Comme elle, celle-ci se caractérise par un émiettement de la production reposant sur de

petites unités où la structure familiale prédomine sous des formes juridiques qui peuvent varier entre la société en nom collectif ou la commandite simple. La progressive mécanisation du processus de production ne remet pas fondamentalement en cause ces structures qui ne sont d'ailleurs pas un frein à l'innovation même si, comme en Suisse, l'Exposition de Philadelphie de 1876 agit à terme comme un révélateur d'une paresse et d'une suffisance coupables. En 1905, seules onze sociétés sur plus de 450 installées à Besançon occupent plus de 20 salariés alors que, dans l'entre-deux-guerres, l'entreprise Bourgeois ne dépasse pas une cinquantaine d'ouvriers.

Les études de Mayaud et Petiteau sont tout à fait centrales à la compréhension du fait horloger. Non pas que les cas analysés bouleversent les connaissances historiques ou altèrent les schémas d'explication habituellement acceptés même s'ils nous en disent beaucoup sur les particularismes bisontins et ceux du Haut-Doubs. Même si les frontières politiques restent des réalités qui ne peuvent être évacuées des horizons économiques, ces deux ouvrages renforcent la pertinence d'un modèle de développement industriel jurassien chevauchant la frontière dont Suzanne Davéau en 1953 et plus récemment François Jequier avaient esquissé les principales articulations. Dans son prolongement, ils réactivent toute la problématique du rôle de la région dans le développement économique, l'étendant à un espace qui couvre des entités nationales distinctes. Mis à part les similitudes structurelles et les orientations stratégiques dont on peut faire facilement la recension, mais au-delà des pressions politiques, nationales et locales, qui en freinent parfois l'intensité et en modifient le contenu, le bassin jurassien franco-suisse a été un lieu d'échanges incessants et d'une active mobilité transfrontalière qui lui donnent à terme une cohérence et une homogénéité la liant dans une même trajectoire économique et qui restent encore à mieux apprécier: sous différentes conditions, à des rythmes inégaux et à des époques variées, main-d'œuvre, savoir-faire, techniques, idées, productions, machines, finances, etc. n'ont jamais cessé de transiter de part et d'autre des centres horlogers franco-suisse pour trouver de meilleurs emplois et de nouvelles utilisations. Si la «pérennisation de la qualification» passe aussi par la multiplication d'actions spécifiques et indépendantes (organisation progressive de l'apprentissage, établissement d'écoles d'horlogerie, création d'une presse professionnelle et aides étatiques), ces continus transferts d'individus et d'informations, qu'ils aient été délibérés ou fortuits, ont actionné une dynamique qui contribua à décupler les énergies et à renforcer les positions. Profitant de ces flux et des liens ainsi créés qui rendaient donc les frontières perméables, d'efficaces réseaux, formels et informels, se construisirent peu à

peu malgré les contraintes conjoncturelles et les obstacles institutionnels, laissant par ailleurs libre cours aux rivalités d'actionner les ambitions et d'accélérer les initiatives. Mayaud et Petiteau en dressent déjà un convaincant catalogue montrant ainsi toute la fertilité d'une approche qui mérite encore d'autres développements.